

peu de résolution et trop chétive apparence, pour accomplir une œuvre pareille. Il se contenta de rassembler à la hâte les magistrats et de leur demander s'ils voulaient prendre parti pour le Portugal, pour l'Espagne ou pour la France. Pour le Portugal, répondirent les assistans par acclamation; et aussitôt le major de place Raymundo Jose Pinheiro, gouverneur par intérim du château de San-Joao de Foz, alla arborer le drapeau portugais dans son fort, et communiqua avec le brick anglais *l'Éclipse*, en permanence dans ces parages; mais les Espagnols partirent pour la Galice, emmenant leurs prisonniers. Les magistrats, et surtout le commandant militaire brigadier Luiz da Oliveyra da Costa, effrayé de la responsabilité de l'avenir, se hâtèrent de renouveler leur soumission au commandant français de Lisbonne. Le drapeau national fut abattu à San-Joao de Foz. Pinheiro prit la fuite. Au reste, la population resta étrangère au mouve-

ment. Elle sauva plusieurs Français des mains des Espagnols.

ON apprit le 9 juin à Lisbonne la défection des troupes espagnoles et l'enlèvement du général Quesnel. Confiant et inactif dans les circonstances ordinaires de la vie, Junot ne savait pas hésiter devant un danger imminent et palpable. Il avait autour de lui, à Lisbonne et dans les environs, la division Caraffa, composée de six bataillons d'infanterie, d'un régiment de cavalerie et de quelques troupes d'artillerie, tous soldats exaltés à l'unisson des autres par les nouvelles qu'ils recevaient de l'Espagne, et de plus excités à la désertion par de nombreux émissaires venus de Séville et de Badajoz. Vingt-quatre heures après, les six bataillons, l'artillerie et la cavalerie, furent cernés et désarmés par les troupes françaises, les uns dans leurs casernes, les autres dans des marches combinées qu'on leur fit faire pour les séparer les uns des autres. Il ne s'échappa de

toute la division que quelques centaines d'hommes du régiment de Murcie et quelques husards de Marie-Louise. Les autres furent déposés à bord des vaisseaux dans le Tage, entourés des vaisseaux de guerre français. On permit aux officiers de rester à Lisbonne prisonniers sur parole.

Ce coup de main frappa d'étonnement la population de Lisbonne ¹. Elle n'y vit qu'une juste représaille de la déloyauté commise par les troupes espagnoles à Oporto. Il n'y avait pas un moment à perdre pour en recueillir les effets dans tout le Portugal. Le général en chef remercia les magistrats et les habitans d'Oporto, pour les marques d'intérêt qu'ils avaient données au général Quesnel et à ses compagnons d'infortune. Il promit au brigadier Oliveira qui avait fait abattre le drapeau portugais à San-Joao de Foz, de le recommander personnellement à l'Empereur. On employa des voies

¹ Voyez à la fin du volume (A).

particulières de persuasion, pour ramener à la fidélité à l'Empereur l'archevêque de Braga dont l'opinion était puissante dans le nord du Portugal. On provoqua dans le midi une autre influence, celle du comte de Castro Marim Montegro Mor, retiré dans ses terres du royaume des Algarves. Une commission de trois desembargadors de Lisbonne fut chargée de proposer, au général en chef, les moyens de venir au secours des individus de toutes les classes, lésés dans leur fortune par le changement de gouvernement. Les officiers portugais en activité et réformés reçurent un tiers de leur solde en valeur métallique, au lieu d'un cinquième qu'on leur avait donné jusqu'alors, le reste étant payé en papier-monnaie qui perdait dix-huit pour cent. En même temps qu'on améliorait leur sort, on leur témoignait de la confiance. C'était à eux, disait-on, de garder leurs forteresses. En conséquence il fut prescrit au maréchal de camp Antonio José de Miranda Henriquez de lever, suivant les anciens règle-

mens du pays, cinq compagnies de milices de l'Alemtejo, pour tenir garnison à Elvas. On écrivit, on publia, on fit dire en tout lieu que les troubles actuels de l'Espagne venaient de ce que l'Empereur n'avait pas consenti à démembrer le Portugal. Les Espagnols voulaient prendre le Minho pour la reine d'Étrurie, l'Algarve pour Godoy, et l'Alemtejo pour le réunir à leur couronne. Napoléon au contraire voulait que le Portugal conservât son intégrité, son indépendance et son éclat sous un roi. Le temps était venu de réunir de communs efforts contre l'ennemi commun. Le général Loison allait se rendre à Oporto avec sa colonne de troupes, pour seconder et appuyer une population fidèle, et la préserver des attaques qui ne pouvaient manquer de venir du côté de la Galice.

EN effet, Loison se mit en marche le 17 juin d'Almeida avec deux bataillons et cinquante chevaux. Un autre bataillon, suivi d'une batterie d'artillerie, partit de Torres-Vedras pour le

joindre par la grande route. C'était en tout dix-huit cents hommes avec lesquels cet officier-général devait occuper la grande ville d'Oporto, garder Valença do Minho, Vianna et les forts sur la côte, et surveiller la frontière de terre et de mer. Il passa le Duero le 20 juin sur des barques à Pezo-da-Regoa, et ses deux bataillons couchèrent au fond de la vallée. Le Duero coule entre deux montagnes très-escarpées; leurs flancs sont couverts, jusqu'au sommet, de vignes qui produisent cet excellent vin que les Anglais ont appelé vin de Porto, parce que c'est à Porto qu'ils viennent le chercher.

Le 21 juin au matin, les Français continuèrent leur marche sur Amarante. La route est dessinée en zig-zag sur la montagne, pour en gravir l'escarpement. La colonne atteignait déjà Mezanfrio, quand l'arrière-garde et les bagages qui n'avaient pas encore quitté le bord du Duero, furent assaillis par des coups de fusil tirés d'entre les vignes et de derrière les murailles, et par des pierres lancées du haut des poin-

tes de rochers. Loison s'arrêta, revint sur ses pas et fit débusquer par deux compagnies de voltigeurs les tirailleurs incommodes. On en prit quelques-uns : c'étaient d'anciens militaires. Ils dirent que Padroès de Texiera et tous les villages jusqu'à la Serra de Marão étaient remplis de paysans insurgés, que les habitans d'Amarante se disposaient à défendre le Tamega, que les plus prudens étaient allés chercher à Chavès des soldats et du canon, que les provinces de Tras-os-Montes et d'Entre-Duero-E-Minho se levaient en armes, dévouées à combattre les Français jusqu'à la mort.

LOISON se félicita d'avoir été attaqué avec tant de précipitation. Que serait-il devenu si les paysans l'avaient laissé s'éloigner du Duero et avaient ensuite coulé les barques rassemblées à l'entrepôt de vin de Pezo-da-Regoa ? C'eût été folie que d'affronter, avec deux bataillons, une population nombreuse et ardente dans un pays difficile, et en laissant à dos un

fleuve large, encaissé, où il n'y a de gués que dans les plus fortes chaleurs de l'été, et qui dans son cours à travers le Portugal n'a pas un seul point stable? Loison passa la nuit à Pezo-da-Regoa. Le lendemain il repassa le Duero.

On vit bien alors que ce n'était pas à l'affection du peuple pour les Français, ni même à la terreur qu'inspirait leur gouvernement, qu'il fallait attribuer le calme avec lequel les habitants de Porto étaient restés spectateurs passifs de la violence commise par les Espagnols envers Quesnel. L'arrestation de ce général s'était répandue en un instant dans les provinces du nord. On y ajouta que Junot et ses soldats étaient traités de la même manière à Lisbonne par Caraffa et ses Espagnols. Aussitôt le sentiment de l'indépendance nationale éclata dans toutes les ames. Il éclata d'abord là où les troupes françaises ne s'étaient jamais montrées, là où aucune influence étrangère n'excitait les Portugais à secouer le joug.

LE 11 juin, un vieillard plus qu'octogénaire, Manoel Gorge Gomez de Sepulveda, lieutenant-général, ancien gouverneur de la province de Tras-os-Montes, proclama le premier la restauration du prince régent de Portugal, et appela aux armes les habitans de sa province. Miranda do Douro, Ruyvaëns, Villa-Real, Torre de Moncorvo, Chavès, Villapouca et cent autres villes et villages, retentirent presque en même temps des cris : *Viva o nosso principe ! viva Portugal ! morra Junot ! morra Napoleon !* Presque toute la province voisine, l'Entre-Duero-E-Minho, obéit à la même inspiration. Le 17 les quines portugaises furent replacées, à Guimaraens, sur le berceau de ce premier roi de Portugal pour qui, suivant une pieuse tradition, elles descendirent autrefois du ciel dans la plaine d'Ourique. Vianna, siège de l'autorité militaire dans la province, renonça officiellement le 18 à la domination française. Depuis plusieurs jours, l'archevêque de Braga célébrait dans son église

primatiale les prières accoutumées pour la maison royale de Bragance.

A OPORTO, le léger sentiment d'intérêt donné au général Quesnel et à ses compagnons d'infortune, s'était promptement évanoui. Il avait été suivi de quelques jours de calme, puis avait éclo un germe d'irritation populaire. Luiz d'Oliveira s'était efforcé de le comprimer. Il n'était pas attaché aux Français, bien moins encore il était l'ennemi de la famille de ses rois. Aussi écrivit-il en même temps au duc d'Abrantès pour protester de sa soumission à l'Empereur Napoléon, et au général Bellesta pour lui demander d'appuyer, par l'envoi d'une force espagnole, le vœu patriotique et loyal des Portugais. Il voulait gagner du temps.

Quelques débris des bataillons de milice de Porto, de Penafiel et de Maya, avec lesquels il essayait de maintenir sa vacillante autorité, voulaient, à l'occasion de la procession de la Fête-Dieu, le 16 juin, déployer leurs anciens

drapeaux. Luiz d'Oliveira le défendit formellement. Deux jours après, le 18, on chargeait du pain sur des voitures devant le magasin militaire. Les habitans l'apprennent et se disent les uns aux autres que ce pain a été demandé par le juge de Fora de Oliveira d'Azemeis pour une colonne de troupes françaises qu'on attend d'un moment à l'autre. Les canonniers du régiment de Vianna, employés à l'arsenal, avaient été quelques jours auparavant sans recevoir de ration. Un homme dit dans la foule : « Voyez ; il n'y a que les Portugais pour lesquels on ne trouve pas de pain. » Aussitôt la foule s'écrie : « Ne laissons pas aller ce pain aux Français. » Le convoi est pillé. Les acclamations nationales se font entendre. Mille et mille voix les répètent. Le peuple sort de partout. Il court sur la place San-Oviedo, dans la partie la plus élevée de la ville. On enfonce les portes. Les fusils, la poudre, les cartouches sont distribués à qui en demande. Un capitaine d'artillerie, Joao Manuel de

Mariz dispose quatre pièces de canon; on manque de chevaux pour les conduire, les prêtres, les moines, les femmes s'y attachent et les traînent sur les hauteurs de Villa-Nova, de l'autre côté du Duero. Plus de dix mille hommes parcourent les rues. Survient au milieu d'eux, à la tête d'une vingtaine d'Espagnols armés et couverts de poussière, le major Pinheiro, le premier insurgé de San-João da Foz, qui se tenait caché depuis le départ de Bellesta. C'est une armée espagnole qui arrive. Le brick l'*Antelope* s'approche et fait mine d'entrer dans la rivière. Voilà une escadre anglaise. Les cris de guerre sont entremêlés de coups de fusil. Le tocsin sonne dans toutes les églises. L'autorité est impuissante pour réprimer une insurrection populaire et turbulente si générale. Luiz d'Oliveira est plongé dans un cachot comme traître à la nation. D'autres citoyens en grand nombre sont traités de la même manière, parce qu'ils sont réputés partisans de l'étranger. On les cherche partout pour les

massacrer, ces Français qu'une hospitalité généreuse a soustraits, dix jours auparavant, à la main des Espagnols.

La nation portugaise est active, emportée et bruyante; ses qualités ou ses défauts ressortaient avec plus d'éclat dans une ville comme Oporto, où une population de quarante mille âmes est alimentée par un commerce considérable et où un beau ciel lui permet de se rassembler dans les rues en grande masse. Elle se livra à des excès de tout genre. Les hommes considérables, qui s'étaient d'abord tenus à l'écart, sentirent la nécessité de s'insinuer dans cette masse anarchique pour la diriger. Dans le degré de civilisation où sont les Portugais, il y a encore des puissances d'opinion qui ont action sur les hommes, lorsque la puissance des gouvernements est tombée. On poussa, le 19 au matin, les flots du peuple soulevé, au palais épiscopal. L'évêque parut à son balcon, donna sa bénédiction, baisa les drapeaux de la patrie, et dit à ceux qui les portaient : « Allons rendre grâces

à Dieu.» Le troupeau suit son pasteur à l'église cathédrale. Après que le *Te Deum* a été chanté, on proclame une Junte suprême qui sera chargée de gouverner le Portugal, jusqu'au rétablissement institué par le prince régent. Cette Junte est composée de huit membres fournis par le clergé, la magistrature, le corps militaire et le corps des citoyens de la ville : l'évêque en est le président.

DÉJÀ l'instinct du patriotisme avait suppléé à l'absence de gouvernement. Les habitans de Torre de Moncorvo détruisirent les barques du Duero dans toute l'étendue de leur comarque, afin d'empêcher les Français d'Almeida de venir à eux. On sut qu'ils s'étaient mis en mouvement. Les ordonnances et quelques miliciens de Villa-Real et de Guimaraens, accoururent au-devant de Loison sans ordre et presque désarmés, le plus grand nombre avec des faux emmanchées et des piques. Ce furent eux qui tirèrent les coups de fusil et firent rouler les

pierres à Pezo-da-Regoa. Leur nombre se grossit énormément, dès qu'ils virent les Français repasser le Duero. Ils accoururent de tous les pays circonvoisins, marchant derrière l'ennemi. Fatigué de cette escorte incommode, Loison se retourna sur eux à Castro-Dagro, en tua quelques-uns, et continua ensuite son chemin vers Almeida, par Viseu et Celorico, sans être plus inquiété.

Un moine de l'ordre des Frères prêcheurs, le père José Joachim de l'Assomption, marchait à la tête de cette foule, sa robe retroussée et faisant le coup de fusil. Un autre moine, le père José Bernardo de Azevedo, alla à Coïmbre avec quelques miliciens d'Aveiro et une foule de paysans, faire main basse sur quelques soldats français enfermés dans l'hôpital de cette ville. Les pauvres remplissaient les rues, les riches se tenaient enfermés dans leur maison. José Pedro de Jesus, juge du peuple et tonnelier de profession, accueillit les insurgés, fit ouvrir un couvent où étaient déposés les pisto-

lets, sabres et carabines de quelques escadrons de cavalerie licenciés à Coïmbre, et distribua ces armes au peuple. La classe élevée entra alors dans l'insurrection ; les magistrats avec réserve, les étudiants de l'université avec fureur. Ils devinrent les grenadiers de l'insurrection savante. Le laboratoire de chimie fut converti en une fabrique de poudre. Le professeur de métallurgie dirigea la construction des cartouches et l'atelier de réparation des armes. Le temple des lettres et de la science devint un arsenal de guerre.

LES étudiants n'étaient pas nombreux en ce moment à Coïmbre. Quarante-huit heures après leur levée de boucliers, le 24 juin, quarante d'entre eux, sous la conduite d'un des leurs, Bernardo Antonio Zagolo, conduisant à leur suite deux ou trois mille paysans, tombèrent sur une escouade de Français établie à Figueira à l'embouchure du Mondégo, sous les ordres d'un ingénieur portugais Cibrao. Les

soldats surpris se jetèrent en hâte dans le château avec leur commandant. Alors on ne savait pas encore se garder au milieu de la population insurgée. Il n'y avait pas de vivres dans le fort. Après trois jours de résistance, la garnison fut obligée de se rendre. Elle capitula sous la condition de rentrer à l'armée française; mais la capitulation fut violée. Les vainqueurs de Figueira firent une entrée triomphante dans Coïmbre avec leurs prisonniers. Cependant l'amiral anglais, sir Charles Cotton, jugea que le fort de Figueira, qui commande un bon mouillage et une côte d'un accès facile, pourrait être utile un jour aux projets de l'Angleterre; il le fit occuper par cent hommes des troupes de la marine.

Le succès augmenta leur audace. D'autres étudiants de Coïmbre coururent à Pombal, chassant devant eux douze ou quinze dragons qui étaient placés à Condeixa-a-Valha pour la correspondance; partout sur leur route ce ne furent que

feux d'artifice, illumination, son des cloches. Partout on releva l'étendard du prince régent.

A Leiria aussi, la masse des paysans qui grossissait toujours, força les bourgeois à se déclarer. Il en arriva de même à Thomar sans l'intervention de troupe ou de multitude arrivée du dehors. Leiria et Thomar ne sont qu'à vingt-cinq lieues de Lisbonne. Tous ces mouvemens, en s'étendant sans cesse, partaient cependant du même principe, conservaient le même caractère, se développaient avec les mêmes accidens. Le premier venu, un paysan, un marchand, un soldat, un prêtre, avait raconté à son village, avec ardeur et exaltation, l'exaltation et l'ardeur du village voisin. Aussitôt des transports d'allégresse, des cris, des vivat sans fin. On courait à l'église, on sonnait le tocsin. On faisait des feux de joie, on tirait des pétards. De vieux canons qui n'avaient pas fait feu depuis la guerre de l'Acclamation, étaient exhumés pour célébrer cette nouvelle restauration portugaise. Cependant

les corrégidors, les provedors, et surtout les juges de Fora, montraient d'abord de l'inquiétude. La correspondance de l'intendant général de police français, était si active ! si chaude, si menaçante ! Mais bientôt eux aussi étaient emportés par le torrent de l'opinion. Les prêtres couraient les villes et les hameaux en prêchant la croisade française. Les officiers et les soldats retirés de courir aux armes, les miliciens de reprendre leurs uniformes, les capitaines mors de faire des appels toujours dévoués, toujours dépassés. Il sortait des hommes de partout, les uns armés de piques, les autres armés de faux emmanchées, très-peu fournis de fusils en bon état. Ils étaient de toutes les classes, de toutes les professions, de tous les âges ; des officiers, des miliciens, des laboureurs, et surtout des moines qui tantôt montrant le crucifix, retroussant leurs robes, maniant un fusil ou brandissant une épée, servaient par leur exemple ou par leur conseil et faisaient

indifféremment l'office de missionnaire, le métier de soldat ou de capitaine.

LA Junte d'Oporto s'imposa le devoir de régulariser et de diriger vers un but commun ces mouvemens désordonnés. Son premier soin fut d'abattre la classe populaire, ou au moins de n'en conserver que ce qu'il fallait pour combattre les ennemis du pays. Le choix de l'évêque pour président était un acheminement à cet œuvre de sagesse. Don Antonio de San-José de Castro descendait de ce célèbre Jean de Castro qui a porté si haut le nom portugais dans l'Inde. Il était fils naturel du comte de Reizende, grand-amiral héréditaire. La bâtardise n'est pas une tache dans les idées nobiliaires et populaires du pays où la dynastie régnante a été fondée par un bâtard, par ce roi guerrier, Jean I^{er}, qui usurpa le trône dans l'intérêt et pour la gloire de sa nation.

Don Antonio de San-José de Castro était entré jeune encore dans l'ordre de Saint-Bruno.

Ses vertus modestes et la protection de son nom l'avaient porté successivement à la dignité de supérieur général de son ordre et au siège épiscopal d'Oporto. Son âge avancé l'avait tenu éloigné des affaires publiques, surtout depuis l'entrée des Français et des Espagnols dans le royaume. Il ne possédait ni la volonté qui commande et encore moins l'adresse qui dirige. Cependant le renom de sa vertu, joint à son caractère épiscopal, lui donnait l'influence nécessaire pour calmer l'effervescence de la classe inférieure, et pour empêcher de se mêler à l'élan d'indépendance nationale les idées démocratiques qui fermentaient dans les classes éclairées. Cet ascendant servit aussi à établir la supériorité de la Junte d'Oporto, et à faire reconnaître cette supériorité au nord du Tage, soit par les Juntas nouvellement sorties de l'agitation populaire, soit par les anciennes autorités de la monarchie.

La Junte commença par ouvrir des relations avec les ennemis des Français. Le vicomte

de Balsemao, le seul homme titré qui se trouvait dans les provinces du nord, fut envoyé en ambassade en Angleterre pour avoir des armes, des subsides et des troupes. On s'adressa aussi à la Junte de Galice ; mais en attendant les secours étrangers, il fallut organiser une armée nationale. On demanda au commerce des sacrifices pécuniaires qu'il s'empessa de faire, pour empêcher le retour de la domination oppressive et appauvrissante.

L'organisation civile n'était que le moyen de déployer la force militaire. La Junte suprême appela près d'elle le brigadier Bernardino Freire d'Andrade, et le colonel don Miguel Pereyra Forjaz Cotinho, deux officiers réputés habiles surtout pour l'administration, qui, plutôt que de prendre du service sous la domination française, s'étaient retirés dans leur maison où ils attendaient des jours meilleurs. On ramassa les armes de guerre qui étaient dans les dépôts publics et chez les particuliers ; on équipa un train d'artillerie de

campagne. Les chevaux propres au service militaire furent mis en réquisition; la solde fut portée de quarante à quatre-vingts reis (de 25 à 50 c.); les anciens officiers et soldats de la ligne et des milices reçurent l'ordre de rejoindre les dépôts où l'on rétablissait les anciens corps de troupes. Le deuxième régiment d'Oporto, qui se souvenait de l'exécution de Caldas, fut des premiers à se réunir. Les soldats attachèrent des crêpes à leurs drapeaux et jurèrent de garder ce signe de deuil, jusqu'à ce qu'ils eussent vengé la mort de leurs camarades et lavé dans le sang français l'outrage fait au régiment.

LES sentimens qui animaient la ville opulente d'Oporto et les rudes habitans de Tras os-Montes, se déployaient en même temps et avec le même éclat, à l'autre extrémité du royaume, sur une côte habitée par de pauvres pêcheurs, parmi les Algarves réputés les plus doux des Portugais. Le 16 juin, les habitans du village d'Olhão étaient attroupés, lisant à la porte de

l'église la proclamation que Junot avait faite après le désarmement des Espagnols. Un colonel, José Lopez de Souza, qui, avant l'occupation étrangère, commandait la petite place de Villa-Real de Santo-Antonio, arracha le placard. « Ne croyez pas à ces mensonges, mes » amis; les Français nous trompent, nous pillent, nous avilissent..... Nous ne sommes » plus des Portugais.... nous sommes indignes » de ce nom. » Ces paroles du colonel vont au cœur de ceux qui l'entendent, ils courraient aux armes s'il y avait des armes dans le village. José Lopez envoie à l'escadre anglaise en croisière sur la côte, demander des fusils, et comme on ne peut pas lui en donner, il s'adresse à la Junte espagnole d'Ayamonte. Avant que les armes soient arrivées, les habitants d'Olhão montent sur leurs barques, se dirigent vers le fort d'Armona, enlèvent deux pièces de la batterie de côte et vont prendre des munitions dans le fort de Santo-Locenco, qui défend l'entrée de la barre de Faro. Ils aper-

çoivent dans le canal entre les îles et la côte, trois barques chargées de soldats français, qui allaient de Tavira à Faro. Ils vont à elles et les forcent d'amener.

Les Français n'avaient pas plus de neuf cents hommes dans les Algarves ; outre quelques compagnies de la légion du Midi , à Alcoutim , le reste étant placé en réserve à Mertola , un bataillon du vingt-sixième , cinquante chasseurs et cinquante canonniers éparpillés à Alcoutim , Villal-Real de San-Antonio , Tavira et Faro. Le général Maurin commandant la province était dans cette dernière ville , malade au point de ne pouvoir être transporté. Maransin , colonel de la légion du Midi , exerçait le commandement actif. Il apprend à Villa-Real de San-Antonio , où il dirigeait la construction d'une batterie contre la place espagnole d'Ayamonte située vis-à-vis sur l'autre rive de la Guadiana , il apprend la révolte d'Olhão. Aussitôt il accourt à Faro avec deux cents Français et avec les canonniers portugais

du régiment des Algarves, sur lesquels il comptait comme sur ses propres troupes. Les insurgés d'Olhão veulent s'opposer à son passage et sont renversés. Le corrégidormor Goguet rassemble les magistrats de Faro, leur peint le déluge de calamités qui va pleuvoir sur leur pays. Ils sont saisis d'effroi, le capitaine d'artillerie Gaviel s'abouche avec les insurgés d'Olhão. Ils se voient avec effroi en campagne à portée des troupes françaises; ils sont d'ailleurs tous marins et pêcheurs; on leur permet, outre l'oubli du passé, de ne pas les inquiéter dans l'exercice de leur profession, et de les laisser chercher le thon jusque dans la haute mer. Lopez qui a déchiré la proclamation française et Sebastião-Martin Mestre qui a commandé l'insurrection embarquée, s'enfuient en Espagne.

CEPENDANT au bruit du tumulte d'Olhão sont descendus des montagnes une foule de paysans armés, qui veulent avoir part à la gloire de leurs compatriotes du bord de la mer. Les

Français, obligés de tenir la campagne, n'ont dans Faro, avec leur général malade, qu'un petit nombre de soldats ouvriers attachés au dépôt de la légion du Midi et du 26^e régiment d'infanterie. Pendant que la ville est ainsi abandonnée à elle-même, un marchand, Bento Alvarez da Silva Canedo, monte au clocher de l'église des Carmes et sonne le tocsin. A ce signal, la population s'émeut. Le régiment d'artillerie portugais se joint à ses compatriotes et tourne ses armes contre ceux auxquels il avait obéi jusqu'alors. On livre aux Anglais le général malade et une centaine de Français qui sont dans la ville. Il n'y avait aucun motif raisonnable pour aventurer, à soixante lieues de Lisbonne, une poignée de Français menacés par les Espagnols d'Ayamonte, et par les armemens anglais presque toujours en vue. Le corps réuni à Tavira alla, par Zambugal, rejoindre le gros de la légion du Midi à Mertola.

Arrivé là, Maransin veut savoir ce qui se passe en Portugal. Il envoie cent hommes

d'infanterie et trente dragons à Beja pour avoir des nouvelles et faire des vivres.

Beja est une ancienne cité restaurée par Jules César, qui lui donna le nom de *Pas Julia* : elle a six mille habitans. L'évacuation des Algarves qu'ils attribuaient à la valeur portugaise leur avait tourné la tête. Ils assassinent quelques Français; ils insultent les autres. Le corrégidor, prévoyant les désastres, a pris la fuite. Le provedor Francisco Pesagna et le juge de Fora, Antonio-Manoel Riveire Cermesao, tombent sous les coups d'une populace enivrée de rage. Le détachement français bat en retraite. On crie victoire dans la ville et on se livre à la joie.

Mais avant qu'un jour soit écoulé, arrive Maransin avec tout ce qu'il a de troupes à Mertola, environ un millier d'hommes. Il est quatre heures du soir, les soldats ont fait douze lieues en dix heures; et cependant, impatiens de venger la mort de leurs camarades, ils s'élancent sur les portes de la ville et sur les brèches

des vieilles murailles romaines. Un brave chef de bataillon du 29^e, Berthier, est tué. Le rempart est escaladé en dix endroits, les portes sont enfoncées à coups de hache. La ville est saccagée. Tous ceux qu'on rencontre les armes à la main sont passés au fil de l'épée.

Le sac de Beja eut lieu le 26. Dès le 22, le sang portugais avait coulé dans l'Alemtejo, à Villa-Vicoza, petite ville où les rois de Portugal ont une maison de plaisance et qu'on considère comme le berceau des Bragances, parce que c'est de là qu'on vint tirer Jean IV pour le rétablir malgré lui sur le trône de ses ancêtres. Une compagnie du 86^e régiment d'infanterie était cantonnée à Villa-Vicoza. Tout à coup, sans indices préparatoires, sans provocation, elle fut attaquée par les habitants et obligée de se réfugier dans le château. Le général Avril était à deux lieues et demie de là avec le reste du régiment. Il partit avec un demi-bataillon, un escadron et quatre pièces de campagne. La population révoltée eut

la folie d'attendre les Français. Un major de milice, Antonio Lobo, plaça ceux qui avaient des fusils sur le rempart, sur les tours et dans les maisons adjacentes. Il forma en colonne, derrière la porte de la ville, ceux qui n'avaient que des piques. Cette savante disposition était faite dans la supposition que les Français viendraient par le chemin de Borba; ils arrivèrent par le chemin de la Capada, où ils n'étaient pas attendus. Les Portugais étonnés prirent la fuite et perdirent un grand nombre d'entre eux, tant dans les rues de la ville que sur le chemin d'Olivença par où ils se retirèrent.

Ainsi jaillissait l'insurrection de partout à la fois. On ne pouvait plus frapper la terre sans qu'il en sortît des ennemis des Français. Lisbonne même éprouva une secousse, Lisbonne où était accumulée toute la force française en Portugal.

LA procession de la Fête-Dieu, dans cette capitale, passe pour une des plus pompeuses

solennités de l'Europe catholique. Elle parcourt le magnifique quartier que le génie de Pombal a élevé sur l'emplacement des mesures renversées par le tremblement de terre de l'année 1755. Les rues sont jonchées de fleurs. Les murs sont tapissés de soie et de broderies. Les balcons sont ornés des femmes les plus belles, les plus opulentes, les mieux parées, qui ne manquent pas l'occasion de satisfaire en même temps un devoir de religion et un goût de vanité. Un saint George resplendissant de topazes, d'émeraudes et de diamans, ouvre la marche monté sur une haque-née éclatante de blancheur et entouré de tout le service de la maison du Roi. Des nuées de pénitens de toutes les couleurs et de moines de toutes les formes, composent un long cortège qui défile pendant plusieurs heures. Les corporations des arts et métiers, le sénat, les tribunaux, les conseils, les régimens de l'armée, les généraux, la milice, viennent ensuite. Les chevaliers de tous les ordres en manteau et